

L'acteur : James Stewart

Mort de James Stewart



L'acteur américain James Stewart est mort hier l'âge de 89 ans d'un arrêt cardiaque son domicile de Beverly Hills, banlieue chic de Los Angeles. Sa mort est survenue au lendemain de celle d'une autre légende hollywoodienne, Robert Mitchum. Selon ses amis, la santé de James Stewart déclinait depuis plusieurs années et l'acteur n'avait jamais réellement surmonté la mort en 1994 de sa femme Gloria avec laquelle il avait vécu pendant près de quarante-cinq ans. En quarante ans de carrière et plus de soixante-quinze films, il a tourné avec les plus grands, Frank Capra, George Cukor, Alfred Hitchcock, John Ford, Ernst Lubitsch, Anthony Mann, Otto Preminger. Et

les titres de ses films sont autant de chapitres de l'histoire du cinéma : "Mr Smith goes to Washington" (**M. Smith au Sénat**), "It's a wonderful life" (**La Vie est Belle**), "The Philadelphia Story" (**Indiscrétions**), "The Man who knew too much" (**L'Homme qui en savait trop**), "The Man who shot Liberty Valance" (**L'homme qui tua Liberty Valance**), "Anatomy of a Murder" (**Autopsie d'un meurtre**).

Avec modestie, cet acteur, qui était aussi diplômé d'architecture, général de brigade et poète à ses heures, minimisait son talent : **"Je suis James Stewart et je joue James Stewart, avait-il confié un jour. Je ne pourrais pas me risquer dans de grandes interprétations. Je joue des variations sur moi-même. Le public a fini par attendre de moi une certaine prestation et il serait déçu si je ne la lui donnais pas"**. A ses débuts, l'histoire de sa vie a presque des allures de clichés : fils d'un quincaillier de Pennsylvanie, James Maitland Stewart, né le 20 mai 1908, suit des études d'architecture à l'Université de Princeton lorsqu'il fait la connaissance de Joshua Logan qui le persuade de devenir acteur. Il rejoint les rangs d'une petite compagnie théâtrale, dans laquelle jouait aussi Henry Fonda, avec qui il partagera par la suite un appartement à New York et qui restera toute sa vie un de ses amis les plus proches. En 1934, il quitte New York pour Hollywood et un an plus tard, sous contrat avec MGM, il fait ses débuts au grand écran dans **"The Murder Man"**. Il enchaîne film sur film, notamment en 1939 **"Mr Smith Goes to Washington"**, de Frank Capra. Il y interprète un jeune sénateur naïf aux prises avec des politiciens vireux, un rôle qui contribuera son

image d'Amricain idaliste. En 1940, "**The Philadelphia Story**" de George Cukor, o il joue aux cts de Katharine Hepburn et Cary Grant, lui vaut l'Oscar du meilleur acteur. La statuette trnera pendant vingt ans dans la quincaillerie paternelle. La guerre interrompt sa carrire. A 33 ans, James Stewart, qui a dit un jour que s'il n'avait pas t acteur, il aurait aim tre aviateur, s'engage comme simple soldat dans l'arme de l'air. Il effectue un millier de missions contre l'Allemagne, reoit plusieurs dcorations et est promu colonel. Plus tard, dans l'arme de rserve, il continue gravir les rangs et prendra sa retraite comme gnral de brigade.

Ds 1946, il reprend le chemin des studios et tourne ce qui restera son film prfr : "**It's a wonderful life**", de Frank Capra, qui est rediffus tous les ans Nol sur les petits crans amricains. **Capra "tait sans aucun doute le meilleur ralisateur que j'ai jamais connu", estimait-il. Il avait un sens trs sr des vraies valeurs, la famille, les amis, la communaut, Dieu. Et avec son sens remarquable de l'humour, il tait capable de mettre toutes ces valeurs dans ses films sans avoir jamais l'air de prcher"**.



En 1948, il tourne son premier film avec Alfred Hitchcock, "**The Rope**" (**la Corde**) qui sera suivi par "**Rear Window**" (**Fentre sur Cour**), "**The Man Who Knew Too Much**" (**L'homme qui en savait trop**) et "**Vertigo**" (**Sueurs Froides**). En 1950, il joue dans le premier de ses dix-huit westerns, qui domineront la seconde partie de sa carrire. James Stewart a

aussi marqu l'histoire d'Hollywood en devenant en 1952 le premier acteur du cinma parlant rtribu au pourcentage du revenu de ses films, un systme aujourd'hui banal. En 1978, dans "**The Shootist**" de Don Siegel, une de ses dernires apparitions au grand cran, il jouait un mdecin vieillissant annonant John Wayne qu'il n'en avait plus pour trs longtemps vivre. James Stewart symbolisait ainsi la fin d'une poque.

(AFP, 3 juillet 1997)

Articles

"Le hros des westerns de Mann, et Stewart en est le parfait archtype, obit plusieurs contraintes. Solitaire, anim par une monomanie tellement puissante quelle annihile tout autre sentiment humain, lappt de l'argent dans **LAppt**, la vengeance contre le meurtrier de son pre dans **Winchester 73**, dun ami qui la trahi et abandonn dans **Les Affameurs**, de lassassin de son frre dans **LHomme de la plaine**, lindividualisme quasi bestial dans Je suis un aventurier. L'volution

du héros sera donc l'émergence de ce sentiment monomaniacal et une lente aggrégation de la communauté des hommes, lui qui faisait tellement corps avec la nature, mais on le sait chez Mann, ce sont deux éléments inséparables. Ainsi Jeff trouve la reconnaissance de toute une population pour avoir tu Gannon et l'amour dans les bras de Rene dans **Je suis un aventurier**, comme il trouvera celui de Barbara dans **L'Homme de la plaine** ou celui de Lina dans **L'Appt.** Mais Anthony Mann ne ménage pas les embûches et les blessures douloureuses ou invalidantes, la différence des blessures "esthétiques" de bien d'autres westerns : une balle dans la jambe ou dans la main. De cette violence inhabituelle, car elle réduit la puissance du sacro-saint héros de western, Mann répond : "Je crois que la force d'un personnage apparaît clairement au public dans une scène qui prouve l'existence de cette force. Dans **Bend of the River** par exemple, quand au sommet du mont Hood, la caravane abandonne dans la neige, Jimmy se tourne vers son ennemi et lui dit : "Je te retrouverai, quoi qu'il arrive" ; et le public se rend alors compte qu'il le retrouvera parce que, quels que soient les obstacles dont il devra triompher, il fera face et le public désire qu'il le retrouve : ce moment il devient un personnage fort. Il en est de même pour **Winchester 73**, lorsqu'il dit : "J'aurai mon frère, quand bien même ce serait la dernière chose que je ferais !" Oui, la force d'un personnage n'est pas dans sa manière de distribuer des uppercuts ou de faire saillir ses muscles : elle est dans sa personnalité, c'est la force de sa détermination. C'est avec ce genre de personnage que j'ai rencontré le plus de succès parce qu'il est plus facile au public de s'identifier à lui. Le public aime qu'un personnage dise au départ : "Je vais faire ceci" et qu'il le fasse, parce que 90% des gens dans la vie ne réalisent jamais ce qu'ils espèrent. Dans **Winchester 73**, le héros dit qu'il trouvera l'assassin de son père, et il le trouve, même dans **The Glenn Miller Story**, au début, Miller déclare qu'il va trouver quelque chose, et il le trouve."

(Cahiers du cinéma, n°69). James Stewart, Ronan Le Hnaff, éditions PAC, 1986.



"Dans chaque film, James Stewart compose un personnage presque identique : témoin passif de la violence des hommes, qui, d'habitude est tout de même conduit à y prendre part. Il y a du Fritz Lang dans cette problématique. James Stewart la exprime avec une conviction et un talent qui trouveront plus tard un écho dans les films d'Alfred Hitchcock. Mais l'acteur n'aurait peut-être jamais atteint la maturité de **Vertigo** sans cet admirable travail sur l'angoisse et la cassure qui caractérisent ses rôles dans les westerns d'Anthony Mann. Je pense à la séquence finale de

Appt, o Stewart trane le cadavre de Robert Ryan comme un sac, en hurlant pour essayer de justifier son comportement. Il y a dautres moments forts : dans **les Affameurs**, Stewart, de retour en ville pour comprendre pourquoi on ne lui a pas livr la nourriture que les colons attendent, retrouve Arthur Kennedy dans les bras de la fille du chef du convoi. Suit alors un regard plein damertume qui en dit long sur le personnage. Il ny avait quAnthony Mann pour faire de ce hros, le space dun plan trs court, un homme frustr et bless"

Nicolas Saada in *Les Cahiers du cinma* n470.

Biography from Leonard Maltin's Movie Encyclopedia

One of America's most beloved actors, Stewart today is less movie star than cultural icon, a gracefully aged embodiment of values and traditions our nation holds dear, as we are continually reminded by endless broadcasts of his best-remembered film, *It's a Wonderful Life*. The tall, gangly, soft-spoken youth who endeared himself to moviegoers by virtue of his appealing diffidence, boyish earnestness, and innate kindness is the Stewart most film lovers cherish, although he certainly proved that he was much more, especially in his films of the 1950s and 1960s.



In his youth Stewart aspired to be an architect, and he applied himself to that goal during his stay at Princeton, but in 1932 fellow classmate Joshua Logan convinced him to join the newly formed University Players group in Massachusetts, where he first met Henry Fonda (who was to become a lifelong friend) and Margaret Sullavan, among others. Stewart was already a Broadway veteran when Hollywood beckoned in 1935. He made his MGM debut in a short subject, *Important News* and then appeared in his first feature film, *The Murder Man* later that year (as a reporter named Shorty).

Contracted to MGM, he was assigned supporting roles in *Wife vs. Secretary*, *Small Town Girl*, *The Gorgeous Hussy*, *Rose Marie* and *After the Thin Man* (all 1936, memorably if unconvincingly cast in the last-named as a maniacal killer!). On loan to Universal, he played the male lead in a glossy soap opera, *Next Time We Love* (also 1936), opposite old friend Margaret Sullavan, who'd specifically requested him.

Back at his home studio, Stewart finally got a lead in *Speed* an entertaining but unimportant B, and *Born to Dance* (both 1936), in which he romanced Eleanor Powell and even warbled (tentatively) Cole Porter's "Easy to Love." From then

on, his rise to stardom was steady if not meteoric, helped along by well-received stints in *Seventh Heaven* (20th CenturyFox's tepid remake of a silent classic), *The Last Gangster*, *Navy Blue and Gold* (all 1937), *Of Human Hearts*, *Vivacious Lady* (on loan to RKO, opposite Ginger Rogers), *The Shopworn Angel* (again opposite Sullavan), and *You Can't Take It With You* (all 1938), that year's Academy Award winner for Best Picture. In the last-named film, third-billed behind Jean Arthur and Lionel Barrymore, Stewart began his fruitful association with director Frank Capra, who saw in Stewart's shy, stammering, sincere screen character the ideal incarnation of his *American Everyman*.

Capra played on that persona by casting Stewart as the idealistic young senator in *Mr. Smith Goes to Washington* (1939), a box-office blockbuster that earned the actor his first Academy Award nomination. He followed it up that same year with a well-remembered turn as the seemingly gun-shy sheriff in *Destry Rides Again* (opposite Marlene Dietrich), then the first-rate soap *Made for Each Other* (opposite Carole Lombard), the screwball comedy-mystery *It's a Wonderful World* (opposite Claudette Colbert), and two more collaborations with Margaret Sullavan (1940's *The Shop Around the Corner* a charming, gentle romance directed by Ernst Lubitsch, and 1940's *The Mortal Storm* a Frank Borzage-directed drama of Nazi Germany) before winning an Oscar for his surprising portrayal of a fast-talking reporter who falls for Katharine Hepburn in *The Philadelphia Story* (also 1940).

Stewart's next new films-1941's *Come Live With Me*, *Pot o' Gold* and *Ziegfeld Girl*-weren't nearly as impressive as their immediate predecessors, and it's interesting to speculate what might have happened to his career if World War 2 hadn't intervened. Stewart enlisted in the Army Air Corps as a private and worked his way up to colonel, flying in many missions over enemy territory and winning both the Air Medal and the Distinguished Flying Cross. (Stewart remained in the Air Force Reserves after the war, and had attained the rank of brigadier general by the time he retired in 1968.)

He returned to Hollywood in 1946, teaming up once again with Frank Capra for *It's a Wonderful Life* As George Bailey, the small-town dreamer who reaches rock bottom-the literal depths of despair-before learning how many lives he's touched, Stewart delivered what may be his best performance, and picked up another Oscar nomination. No longer the gawky, stammering youth, he tried a wide variety of roles over the next several decades, adapting himself to the more naturalistic screen style of the post-WW2 era. He played a crusading reporter in *Call Northside 777* an intellectual detective (of sorts) in *Rope* (both 1948, the latter a fascinating if ultimately unsuccessful thriller directed by Alfred Hitchcock, who generally used Stewart's talents wisely), a disabled

ballplayer in *The Stratton Story* (1949), and an ex-Cavalry officer in *Broken Arrow* (1950).

Stewart adopted a lighter, breezier tone for his portrayal of kindly, eccentric Elwood P. Dowd, a man befriended (so he says) by a six-foot-tall white rabbit in *Harvey* (1950). He'd had plenty of practice in the role, having played it for a brief time on Broadway; he snagged another, much deserved Academy Award nomination for his delightful performance. But then it was on to sterner stuff. The 1950s saw Stewart in several extremely tough Westerns, occasionally showing a harshness hitherto unsuspected by his fans. *Winchester '73* and the aforementioned *Broken Arrow* (both 1950) kicked off the cycle, which really went into high gear when Stewart negotiated an unprecedented contract with Universal that would entitle him to a cut of his films' profits. His most frequent collaborator behind the camera was director Anthony Mann, with whom he did *Bend of the River* (1952), *Thunder Bay* (1953), *The Naked Spur* (also 1953, but made for MGM; probably the best of the bunch), *The Far Country* (1955), and *The Man From Laramie* (also 1955, for Columbia).

Stewart didn't confine his efforts to Westerns in this decade. He had a memorable role as a mercy-killing doctor who hides with a circus in Cecil B. DeMille's *The Greatest Show on Earth* (1952, his face always hidden beneath clown makeup), and worked for Hitchcock in three of the director's best 1950s films: *Rear Window* (1954, playing a wheelchair-bound voyeur who spots a murder through the window of an adjoining building), *The Man Who Knew Too Much* (1956, as the husband of Doris Day in this updated remake of Hitch's 1934 thriller), and, perhaps best of all, *Vertigo* (1958, giving an edgy performance as a fearful detective obsessed by two Kim Novaks).



He also played the famous swing-era bandleader in *The Glenn Miller Story* (1954), and finished out the decade with a masterful turn as a cagey country lawyer for the defense in a sensational trial in *Anatomy of a Murder* (1959), a characterization for which he was again Oscar-nominated.

Stewart made the best of his starring roles in two John Ford Westerns, *Two Rode Together* (1961, as a cynical lawman) and *The Man Who Shot Liberty Valance* (1962, as a tenderfoot lawyer aided by gunman John Wayne), but increasingly, as the 1960s progressed, he fell back on his well-established persona to carry him through uninspired, undistinguished films such as *Mr. Hobbs Takes a Vacation* (1962), *Take Her, She's Mine* (1963), *Cheyenne Autumn* (1964, one of Ford's more uneven films, an overlong, episodic drama with Stewart superfluous as Wyatt Earp), *Shenandoah* (1965), *The Rare Breed* (1966), *Firecreek* (1968),

Bandolero! (1968), and, in the 1970s, The Cheyenne Social Club (1970), Fools' Parade (1971), Airport '77 (1977), The Big Sleep and The Magic of Lassie (both 1978). Two meritorious exceptions: Flight of the Phoenix (1966), which starred him as a pilot struggling to save his passengers after a crash in the Arabian desert, and The Shootist (1976), which gave him a small but juicy supporting role as the doctor who tells aging gunfighter John Wayne that he's terminally ill. Active in radio (with a fine 1950s series, "The Six Shooter," to his credit), Stewart was a longtime TV holdout, though he did appear in a 1962 episode of the "Alcoa Premiere" anthology series, "Flashing Spikes," directed by John Ford. His attempts to find a suitable starring TV series in the 1970s were ill-fated however; neither "The Jimmy Stewart Show" (1971-72) nor "Hawkins (on Murder)" (1973-74) lasted very long. In 1983 he costarred with Bette Davis in a mediocre made-for-cable movie, Right of Way Since then he has appeared in several Hollywood-themed documentaries, done considerable voiceover work (including a delightful turn as Wylie Burp, an aged sheriff, in the 1991 animated film An American Tail: Fievel Goes West become a favorite talk-show guest on TV, and authored a bestselling collection of poems. OTHER FILMS INCLUDE: 1939: Ice Follies of 1939 1940: No Time for Comedy 1947: Magic Town 1948: On Our Merry Way (one segment, with Henry Fonda), You Gotta Stay Happy 1950: The Jackpot 1952: Carbine Williams 1955: Strategic Air Command 1957: Night Passage 1958: Bell, Book and Candle 1959: The FBI Story 1960: The Mountain Road 1962: How the West Was Won 1965: Dear Brigitte 1974: That's Entertainment! (as a host).

Copyright © 1994 Leonard Maltin, used by arrangement with Signet, a division of Penguin Putnam, Inc.